



**HAL**  
open science

## Quel est l'objet des grammaires cognitives ?

Jean-Baptiste Guignard

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Guignard. Quel est l'objet des grammaires cognitives ? : Le sujet en tant que révélateur épistémologique. 2009. halshs-00384892

**HAL Id: halshs-00384892**

**<https://shs.hal.science/halshs-00384892>**

Preprint submitted on 16 May 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Quel est l'objet des grammaires cognitives ?

## Le sujet comme révélateur épistémologique

Jean-Baptiste Guignard, E.C.  
Centre de recherche en sciences cognitives (E.A. COSTECH)  
Université de Technologie de Compiègne

[...] la linguistique s'est organisée à partir d'un héritage, qui se fixait pour objectif l'étude de la langue en tant que domaine idéalisé construit à partir de langues spécifiques, et, à côté de cet héritage, à partir d'une dérive qui a amené le domaine à se compléter par des adjonctions hétérogènes par rapport au noyau initial. (Culioli, 1990, p. 9)

The totality of our knowledge of language is captured by a network of constructions. (Goldberg, 2003, p. 219).

La tension parfois identifiée, a minima dans les sciences du langage, entre structures et constructions peut se rapporter à une opposition entre langue systémique « externe », *i.e.* détachée du sujet psychologique (école de Genève), et représentations « internes », *i.e.* émanant exclusivement du sujet (sémiotique cognitive) sans jamais que ne soit posée la question du sens en les termes d'une voie moyenne, telle qu'elle est développée, entre autres, dans l'approche éactive (Rosch *et al*, 1991). Ainsi, les grammaires dites « de construction », a priori plus interactionnelles par leur qualificatif même (Eng. '*Construal*' : interpréter, faire sens) n'adoptent souvent qu'une posture agrégative, consistant en l'ajout et l'imbrication (procédé d'unification ou de fusion) de signes variablement complexes et schématiques. Cet article, outre ses impératifs présentationnels, a pour ambition de questionner la validité d'une théorie centrée sur l'individu (sujet cognitif ou conceptualisateur) qui, dans le même temps, reconnaît des unités en de nombreux points comparables aux signes (hors sujet, hors réel) de la sémiologie traditionnelle. Nous nous attacherons en somme à décrire les oscillations entre internalité et externalité permises par l'approche constructionnelle du langage, ce dans une perspective épistémologique et critique. La linguistique cognitive, qui inclut les grammaires de construction, est un courant épars, tant par le nombre de ses tenants que par ses préoccupations multiples. Nous voulons ici articuler ses facettes en les rapportant aux termes de la sémiologie. Les cadres conceptuels, scripts ou espaces mentaux constituent les signifiés d'unités symboliques (*constructions*), qui présentent les caractéristiques des traditionnels « signes ». Elles sont, en effet, arbitraires dans la mesure (au sens de la *delimitatio*) de leur détermination par d'autres unités au sein de la langue (*motivation*). Ainsi ces signes sont-ils les composantes d'un système (*constructique*) dont on peut décrire les hiérarchies selon des principes organisateurs que l'on dira « cognitifs »<sup>1</sup>

Lazard, dans un article récent<sup>2</sup>, émettait le souhait que la linguistique cognitive n'existât pas, du moins pas en dehors du cadre porté par ses principales figures californiennes. En dehors de ce contexte théorique et géographique, de tels modèles marquent un retour fâcheux à une conception traditionnelle du langage, et ce au détriment de la spécificité des

---

<sup>1</sup> On observe là l'internalisation des traditionnelles « structures »

<sup>2</sup> Lazard, 2007.

structures des langues. Victorri (*in* Fuchs, 2004) lui refuse son appellation par souci de désambiguïsation : la linguistique cognitive est avant tout chomskyenne et il convient de dissocier les deux camps opposés. Les *grammaires cognitives* (GC) se confrontent alors aux grammaires génératives. Desclés (1994), quant à lui, considère qu'elle est un ensemble de postulats « cohérents » desquels on peut se distancer ; postulats, semblerait-il, tous énoncés par Langacker dans sa grammaire inaugurale<sup>3</sup>. Pourtant, ce courant « manquerait de formalisme » en sorte qu'il faille plus encore le préciser (Col et Victorri, 2007). Loin de ses descripteurs américains<sup>4</sup>, volontiers partisans dès lors qu'il s'agit de prolégomènes à l'extension qu'ils présentent, la LC occupe une place théorique et institutionnelle contestée. Au mieux lui reconnaît-on une unité thématique ou méthodologique consistant en des interrogations relatives aux « connaissances spécifiques que maîtrise l'esprit humain au travers de la faculté de langage » (Fuchs, 2004, p. 4). Certains la nient simplement au bénéfice de la sémantique structurale<sup>5</sup>. D'autres encore tentent de la rapprocher de théories plus visibles dans le contexte français (TOE, psychomécanique) à partir d'outils ou d'ambitions communs (Lapaire *et al.*, 2008). De toutes ces comparaisons ou contestations, il ressort toutefois que la linguistique cognitive de l'ouest des Etats-Unis constitue un mouvement dont on reconnaît la spécificité : rendre compte des structures du langage au regard des opérations mentales qui les sous-tendent. Chaque niveau d'analyse linguistique se trouverait donc imprégné de traces de ces opérations et l'on peut ainsi osciller entre lexique, syntaxe ou morphologie en quête d'éventuels révélateurs. Or, à ce programme cognitif dont on voudrait qu'il constitue une deuxième révolution cognitive (Lakoff et Johnson, 1999, p. 92) correspond une réalité bien différente portée, en effet, par les travaux de ses figures de proue. Fauconnier (1984, 1997), Langacker (1987, 1999), Lakoff (1987), Fillmore et Kay (1993), Goldberg (1995, 2006) pour les plus essentiels, auront chacun décrit les plans (ou les termes et qualités) de ce que nous appellerons *sémiotique cognitive*. Cette sémiotique dyadique, nous le verrons, est comparable à de nombreuses théories du signe quoiqu'elle soit marquée de spécificités imputables en partie aux théories psychologiques de la catégorisation des années 1970. Au delà de son caractère organisationnel, cette sémiotique permet d'introduire les courants plus grammaticaux de la LC de manière articulée. Ceux-ci, appelés grammaires de construction, partagent un ensemble de postulats fondateurs. Elles peuvent alors être classées selon deux axes (constructionnel et cognitif) qui représentent leurs aspirations (plus ou moins langagières ou cognitives) au delà des postulats centraux que toutes partagent. Ces deux axes, bien entendu, sont fonction des objets des GC (Fig. *infra*). Il ne faut pourtant pas s'y tromper. Outre les néologismes d'usage, la LC ravive des positions contestées, notamment par la linguistique énonciative. Le constructique est une langue, un système hiérarchisé par un ensemble ordonné de constructions, c'est-à-dire de signes dont nous décrirons ici les pôles.

Attachés à se distinguer des grammaires génératives, seules autres linguistiques de la cognition<sup>6</sup>, les modèles grammaticaux de la LC revendiquent une forme de non modularité.

---

<sup>3</sup> Il appuie ses « réflexions sur les grammaires cognitives » sur l'ouvrage de Langacker (1987a) exclusivement.

<sup>4</sup> Nous mentionnons seulement les monographies : Lee, 2001 ; Taylor, 2002 ; Croft et Cruse, 2004 ; Evans et Green, 2006.

<sup>5</sup> Rastier, 2005, p. 2.

<sup>6</sup> Par *linguistiques de la cognition*, nous entendons les linguistiques qui participent des sciences cognitives et, indirectement, qui font écho aux positionnements computationnels, connexionnistes ou énonciativistes qui scindent la discipline. Si nous concentrons notre attention sur la linguistique cognitive, nous reconnaissons toutefois que de nombreuses théories linguistiques sont par ailleurs *cognitives* au sens où elles accordent un statut explicatif aux sphères des locuteurs ou aux opérations énonciatives et interlocutives.

Cette position, confortée par les catégories floues et les continuums que permet la sémantique du prototype, a pour conséquence un holisme méthodologique qui permet, en particulier, l'uniformisation des unités de la langue. Les pratiques des GC, sans toutefois qu'elles le manifestent toujours, marquent un retour à la sémiotique dyadique telle qu'on la trouve développée, entre autres, chez Greimas, Saussure ou Rastier<sup>7</sup>. Tout dans la langue est signe (ou construction) : les possibilités syntaxiques sont le fait de constructions déficientes sous-jacentes (les propositions), les contraintes sélectionnelles sont des propriétés distinctives des signes (schémas actantiels), les lexèmes eux-mêmes consistent en l'unification d'un signe déficient (N/THING) et d'un signe plein (Bike/BIKE), etc. La langue est en somme ordonnée selon des habitus et des degrés de compatibilité entre eux. Le « schéma » ou patron constructionnel sert, de facto, la perspective anti-générative de la LC. Nul besoin, en effet, de convoquer des opérateurs de dérivation ou de transformation. On peut se saisir du langage en tant qu'il est le produit « monostrate » (sur un seul plan) de la cognition<sup>8</sup>, ce qui fait de la LC un modèle universellement valide. Il n'en demeure pas moins que l'objectif des GC est de rendre compte des possibles expressifs d'une langue (et seulement ceux-ci) par la détermination de leurs propriétés (Goldberg, 1995, p. 7) : elles restent en cela des grammaires fondamentalement génératives.

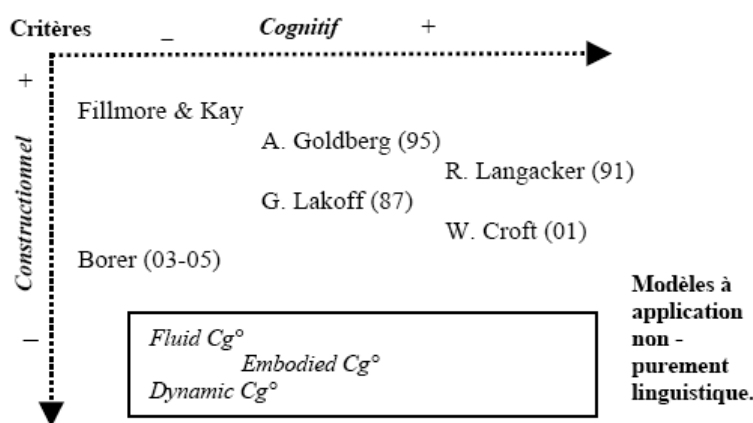


Fig. 1. Les courants constructionnistes

## 1. Le signe

Selon l'approche constructionnelle, la langue n'est constituée que de paires forme/sens appelées *constructions*. Elles sont des unités plus ou moins grammaticales (ou lexicales) mais leur nature ne diffère pas en ce qu'elles associent forme et sens invariablement. Ainsi, le

<sup>7</sup> Les deux faces du signe ne sont pas équivalentes dans toutes les sémiotiques dyadiques. Toutes, en effet, ne reconnaissent pas l'équivalence du signifié et du concept. L'image psychique, le cadre mental ou le « simulacre multimodal » (Rastier, 1991, p. 125) ne sont pas égales : leur nature ou fonction (inférentielle, différentielle, etc.) s'opposent.

<sup>8</sup> Expliquer le langage à partir des structures de la connaissance a pour effet que l'on s'intéresse peu, à l'inverse, au caractère structurant du premier. Or, envisager l'un comme le produit de l'autre appelle la reconnaissance de leur opposition.

terme *grammatical* ne doit pas être perçu comme une restriction aboutissant à une surévaluation du pouvoir explicatif de la syntaxe : c'est précisément ce qui est reproché aux grammaires génératives. Le terme *lexical*, à l'inverse, n'exclut ou ne néglige pas la forme de l'unité, sa manifestation linguistique. Une unité construite en discours revient donc à un couplage entre un domaine cognitif et une forme linguistique. Tout élément, si schématique soit-il, est alors au moins minimalement signifiant si bien qu'il n'existe pas de structure vide de sens (explétive). Les GC reconnaissent donc l'existence des domaines grammatical et lexical mais ceux-ci ne constituent que les pôles extrêmes et contigus d'un tout langagier, un continuum entre syntaxe et sémantique : du minimalement schématique ou maximalement substantif (le lexique) au minimalement substantif ou maximalement schématique (la syntaxe). Les constructions grammaticales comme les constructions lexicales sont des unités à double face, à la différence que les premières organisent les secondes. Conséquemment, il n'y a pas d'opposition franche entre les lexèmes (bague, voiture, perle, etc.), les propositions (transitive, intransitive, ditransitive, etc.) ou encore les connecteurs (et, si bien que, pourtant, etc.). Les pôles opposés sont reliés par le continuum lexique-syntaxe et les unités de la langue s'inscrivent variablement sur cet axe en fonction de leurs propriétés et de leur degré de réalisation. Chaque construction est en somme une unité symbolique, c'est-à-dire un signe (au sens de la sémiologie), ce qui n'exclut aucunement que ces signes soient qualitativement différenciés.

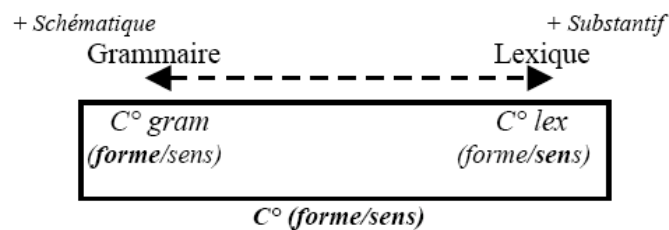


Fig. 2. Les signes sur le continuum lexico-grammatical

Les architectures du lexique et de la syntaxe ne sont alors pas considérées comme fondamentalement dissimilaires. Tous deux, de manière conjuguée, forment un réseau structuré de constructions que l'on nomme *constructique*<sup>9</sup>. Contrairement aux modèles générativistes, la grammaire n'est donc pas organisée en modules autonomes, reflétant par là l'unité de la cognition. La conception symbolique de la grammaire adoptée par le courant cognitif implique que les schémas de combinaison morphosyntaxique signifient en eux-mêmes<sup>10</sup>. Les GC se risquent en somme à l'holisme explicatif quand la motivation originelle de l'hypothèse modulaire s'était fondée sur le constat d'échec des théories unifiées face à l'hétérogénéité des données linguistiques (Ronat, 1986, p. 10)<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> Nous proposons ce néologisme français à partir du néologisme anglais introduit par Michaelis (2006, p. 25) : *constructicon* dérivé à partir de *lexicon*.

<sup>10</sup> Cette révolution locale, dissociant la LC des grammaires modulaires, aura aussi permis que ne soient pas posées les questions de la localisation du sens et du code linguistique. Déjà cette question avait séparé le schéma hjelmslevien de la langue saussurienne, le premier refusant l'imprécision des unités de la langue (celle-ci pouvant être norme, usage ou acte [Hjelmslev, 1942, p. 29]).

<sup>11</sup> Il faut toutefois noter que l'hypothèse modulaire, en linguistique, est plus modérée que ses corrélats psychologiques : « la complexité des faits du langage peut être expliquée par l'interaction de théories ou sous théories partiellement indépendantes » (Chomsky, 1982). En théorie, il n'est alors pas question de rendre compte

Les unités symboliques, malgré leurs différences de complexité et de figement, constituent toutefois les possibles expressifs de la « langue » des GC. Ces différences peuvent être identifiées selon deux axes : d'une part, on reconnaît un axe horizontal opposant des pôles de complexité (simple/complexe) : par exemple, le verbe SLIDE est une construction simple quand KITH AND KIN est une construction complexe. D'autre part, on reconnaît un axe vertical opposant les pôles substantif et schématique : les constructions y sont diversement spécifiées. KITH AND KIN est une construction complexe « réalisée » (substantive), c'est-à-dire entièrement spécifiée, instanciée. KEEP NP POSTED est à l'inverse complexe et partiellement schématique. Seul le syntagme nominal central peut être spécifié et seul un NP animé topicalisé (et/ou pronominal) peut occuper cette position. Les propositions illustrent plus encore ce phénomène de spécification. Une proposition intransitive n'est pas seulement une structure syntaxique du type [NP VP], elle constitue un signe, une forme associée à un sens, indépendant des lexèmes qui peuvent lui être annexés. De fait, les diverses catégories traditionnelles (parties du discours, syntagmes, prétérit, etc.) possiblement convoquées au sein de ces patterns propositionnels sont aussi des constructions. Il est donc en théorie toujours possible d'identifier un sens indépendant des sens que véhiculent les items lexicaux. La conception du « sens » du signe est aussi considérablement étendue, car il peut s'agir d'un sens pragmatique souvent (mais pas toujours) rapporté aux connaissances encyclopédiques des locuteurs<sup>12</sup>. Le pairage constructionnel ([*watch it* VP NP VP]<sub>forme</sub> [*dismay*]<sub>sens</sub>) consiste en la coordination morphosyntaxique de différents lexèmes au sein d'une construction phraséologique partielle (semi-ouverte et complexe) et d'un « sens contextuel » précis : le désarroi du locuteur qui, au travers de la construction, non seulement se manifeste mais présente comme entendu ou validé un ensemble d'implicites (par exemple : *It doesn't snow in August*)<sup>13</sup>.

1. Watch it not rain now I've bought an umbrella.
2. What's it doing snowing in August!

Ce sens peut aussi consister en les saillances ou emphases des spécifications de la proposition comme le révèle l'opposition entre l'oblique et la ditransitive (voir 1.2.2.) ou du degré de topicalité de l'objet que contiennent les constructions.

---

radicalement de l'indépendance de modules supposés, quand la dyslexie (entre autres) étaient ailleurs expliquée par des troubles réparties entre les modules du déchiffrement physique et du liage de la chaîne parlée (Jackendoff, 1983). En pratique toutefois, Chomsky (1957, p. 106), à propos de la place du sens dans la grammaire, déclare que l'inclure reviendrait à « faire une grammaire en voulant connaître la couleur des cheveux des locuteurs. »

<sup>12</sup> Le contenu du signe n'est en effet pas strictement défini : les GC étendent le signifié à la cognition, c'est-à-dire (en LC) au savoir encyclopédique du locuteur, mais attribuent parfois des traits spécifiques aux lexèmes. Si le sens des mots est compris relativement à une scène mentale de référence (*frame, script*), il n'empêche que les mots permettent de cibler/profiler des éléments de cette scène, ce qui leur confère bien un contenu : minimalement la possibilité de discriminer des éléments de la scène mentale corrélative.

<sup>13</sup> Comme le remarque Locke à propos des propositions verbales et universelles, « plus on assemble de qualités coexistantes en une idée complexe sous un seul nom, plus on précise et détermine la signification de ce mot. » (Locke, 1690[1997], p. 361). Il faut toutefois remarquer que la motivation de l'approche constructionnelle (sémiotique cognitive) est motivée par une démarche inverse : il s'agit pour le locuteur de pouvoir convoquer un signe « étendu » sans recourir à l'ensemble de ses parties constitutives et, de fait, d'en impliciter certaines (selon un rapport fond/forme).

- a. He texted *her* a random sentence.  
 ? He texted *a girl* a random sentence.
- b. Near *him*, John saw a snake.  
 ? Near *John*, he saw a snake.

Instancier une construction revient donc à opérer une combinaison entre deux ou plusieurs constructions pour produire un « construit ». Cette opération, qui repose exclusivement sur la compatibilité des signes cumulés, est appelée « unification ». Toute combinatoire est envisageable par défaut dans la mesure des conflits (F ou S) entre ces constructions (*\*they walks*, *\*a furniture*, *\*Peter eat*). La production d'un énoncé requiert de multiples unifications mais les GC sont des modèles non dérivationnels et ne reconnaissent en conséquence qu'un seul niveau de représentation syntaxique. Une proposition passive n'est pas transformée depuis une proposition active comme le permettent les règles de réécriture du modèle chomskyen initial, elle est une instance de la construction [Proposition Passive] définie par des propriétés formelles et sémantiques qui lui sont (en partie) propres<sup>14</sup>. Le NP sujet doit précéder le verbe, l'auxiliaire doit porter une forme finie contrairement au verbe qu'il gouverne, le groupe prépositionnel doit suivre le VP qu'il modifie, et appelle l'emploi de l'oblique (comme c'est le cas pour la plupart des constructions prépositionnelles employées dans la complémentation). C'est donc à une forme de particularisme que se risquent les GC puisque pour décrire la langue, il faut dresser et décrire un inventaire de signes spécifiques à une langue (proposition active de l'anglais, verbe intransitif du français, etc.). En conséquence, les travaux des GC concernent en premier lieu l'organisation de la langue/constructique qui comprend des signes défectifs, c'est-à-dire des schémas non réalisés (non instanciés), autrement dit des constructions non construites (non actualisées) :

### Résultative transitive

NP<sub>1</sub> V NP<sub>2</sub> AP<sub>3</sub>.                    *She squeezed them dry.*  
     *It washes the washing white.*

### Résultative transitive reflexive

NP<sub>1</sub> V [Pro<sub>1</sub>-self]<sub>2</sub> AP<sub>3</sub>.            *They giggled themselves silly.*  
     *She smiled herself an upgrade.*

D'une manière générale, et en dépit de ses liens et traits communs avec de nombreux autres signes, chaque construction est minimalement spécifique ou arbitraire. Elle est formée de propriétés qui ne sont pas entièrement déductibles de ses composants ou d'autres constructions. C'est en cela qu'elle est « unité ».

C is a CONSTRUCTION iff<sub>def</sub> C is a form–meaning pair <F<sub>i</sub>, S<sub>i</sub>> such that some aspect of F<sub>i</sub> or some aspect of S<sub>i</sub> is not strictly predictable from C's component parts or from other previously established constructions. (Goldberg, 1995, p. 4.)

---

<sup>14</sup> Les signes [Proposition Active] et [Proposition Passive] partagent, malgré tout, certains traits valenciels (entre autres) et peuvent convoquer des constituants communs.

Une construction est donc au moins partiellement idiosyncrasique. En effet, seuls les signes mono-morphémiques (*slow, blind, phone, -ing*) sont complètement arbitraires : les signes morphologiquement ou syntaxiquement complexes (*slowly, blindness, phoned, tying, etc.*) présentent typiquement une forme de motivation secondaire. L'expression idiomatique WHEN IN ROME est une construction parce qu'on peut identifier un ensemble de traits qui la caractérise différenciellement (blocage des commutations ou déplacements, opacité du sens à partir de ses composants lexicaux, etc.). L'énoncé *Polly wants a cracker* est également conçu comme une instance de la construction transitive qui est, elle aussi, reconnue comme une unité conventionnelle associant une forme à un sens et présentant des propriétés spécifiques. Il s'agit manifestement d'une construction plus abstraite que WHEN IN ROME comme le sont par ailleurs tous les signes qui ne sont pas réalisés.

## 2. Les réseaux de signes

Le basculement de la langue (externe, social) au sujet (interne, individuel) s'opère ici ostensiblement. Les unités de la LC s'organisent conformément aux principes de catégorisation humaine reconnus (partialement) par la psychologie cognitive, telle qu'elle est en tout cas développée par Rosch à la fin des années 1970. Selon ces principes dits « prototypiques », c'est relativement à un membre typique, à une instance repère que sont organisés tous les membres d'une catégorie, qu'il s'agisse de catégories grammaticales ou, plus largement, des phénomènes de catégorisation relatifs à la cognition générale du locuteur. Il s'agit chaque fois d'observer la représentativité de l'entité isolée dans la catégorie qui la subsume : de l'entité la plus proche du centre organisateur à celle la plus éloignée. L'originalité du modèle Lakoffien (1987) comme des extensions de Goldberg (1992, 1995, 2006) provient de l'extension cette « sémantique du prototype » à sa version étendue<sup>15</sup>, puis de l'application de ce nouveau modèle au domaine syntaxique. Dans cette version étendue de la sémantique du prototype, on admet en particulier que les membres d'une même catégorie (par exemple, une classe de constructions) puissent n'avoir aucune propriété communes. Ceci implique que les instanciations d'une construction (c'est-à-dire l'ensemble des *construits*) puissent être multiples et très diverses. Elles forment des familles articulées par des ressemblances (des propriétés) entre certaines d'entre elles sans que chacune de ces instanciations ne doivent partager l'ensemble des traits d'une autre, ni même ceux d'un prototype identifié.

3. The cook scoured the car clean of the garbage.  
P1[cook, scoure, car] P2[car, become clean]<sup>16</sup>.  
Sens constructionnel : *X causes Y to become Z.*
4. The quack hypnotized her into deep sleep.  
P1[quack, hypnotize] P2 [her, move (met.)/into sleep]  
Sens constructionnel : *X causes Y to move Z.*

---

<sup>15</sup> Si nous devons l'identification (et le nom) de la sémantique *étendue* du prototype à Kleiber (1990), il n'en demeure pas moins qu'elle est déjà présente et consciemment différenciée du modèle standard lorsque Lakoff (1987) définit les modèles cognitifs idéalisés (ICM).

<sup>16</sup> La seconde ligne renvoie aux événements complexes qui sous-tendent l'énoncé mais il est à noter que les propositions complètes (P1, P2) que nous identifions pour « gloser » les sens constructionnels ne correspondent pas strictement aux constructions particulières que nous décrivons ici. *We ran her out of town* n'équivaut pas à *we made her run out of town*.



5. Some pupils nonchalantly buzzed into the classroom.  
P1[pupil, Ø(move) / into the room] P2[Ø (pupil), buzz]  
Sens constructionnel : *X moves Y*.
6. He uses super-speed to catch *objects kicked at him*.  
P1[Ø, kick, objects] P2[Ø, (intend) him, objects].  
Sens constructionnel : *X directs action at Y*.
7. She subtly blew him a kiss.  
P1[she, blow] P2[he, (receive), kiss]  
Sens constructionnel : *X causes Y to receive Z*.

Les énoncés/construits (3) à (7) forment une classe d'occurrences liées. Les signes défectifs qui sous-tendent les construits de cette classe (NP<sub>1</sub> V NP<sub>2</sub> AP<sub>3</sub> pour la résultative, NP<sub>1</sub> V NP<sub>2</sub> PP<sub>3</sub> pour la causative de mouvement, etc.) correspondent à la plupart des structures argumentales de l'anglais contemporain, c'est-à-dire à aux possibilités syntaxiques et actantielles des énoncés de cette langue<sup>17</sup>. Les signes résultatif, causatif « de mouvement », intransitif « de mouvement », conatif et ditransitif signifient en eux-mêmes (même si ces sens sont labiles) et partagent un ensemble variable de propriétés. Comme mentionné *supra*, ces constructions sont sémiotiques, c'est-à-dire qu'elles sont des unités symboliques à part entière et sont, comme tout objet conceptuel, reliés par ressemblances de famille<sup>18</sup>. De plus, à l'intérieur de chaque construction, peuvent être répertoriées des variations sémantiques. La causative de mouvement (4) peut par exemple véhiculer un ensemble de sens eux-mêmes interconnectés<sup>19</sup> (Goldberg, 1995, p. 161) :

8. He shoved it into the carton. *X causes Y to move Z*
9. She allowed him into the car. *X enables Y to move Z*
10. He kept her at arm's length. *X prevents Y from moving Z*
11. She guided him through the maze. *X helps Y to move Z*

Parmi les raisons qui légitiment l'approche constructionnelle figure la volonté de simplifier l'appareillage linguistique pour, localement, faire face à la multiplicité des entrées lexicales (GIVE tr/intr/ditr, etc.) et, plus généralement, constituer un modèle qui intègre les résultats des disciplines connexes aux grammaires cognitives. Une étape de plus est ici franchie : les traits *inhérents* aux constructions lexicales (morphèmes libres) ou schématiques

---

<sup>17</sup> On parle traditionnellement de *valence verbale*. Cette expression accorde au verbe la responsabilité de la structure argumentale de l'énoncé. Or, on s'en doute, la sémiotique cognitive ne postule pas que le verbe *projette* la structure de l'énoncé depuis sa grille sémantique.

<sup>18</sup> Nous reviendrons longuement sur cette position mentaliste et conceptualiste au cours du chapitre 3.

<sup>19</sup> Cette distinction fait, une fois encore, écho aux deux modèles de sémantique du prototype. Le modèle standard est monosémique (un membre ou un sens référent organise la catégorie), le modèle étendu, lui, est polysémique : un membre ou un sens peut faire l'objet d'un effet de prototypie sans qu'il ne partage de trait avec tous les membres d'une catégorie. On s'aperçoit ici que les GC puisent dans les deux modèles, ce qui n'est pas sans conséquence : cela impliquerait, par exemple, qu'il existe deux méthodes (très voisines) de catégorisation humaine, ce qui paraît soit peu probable, soit profondément modulaire.

(les propositions) sont de nature épistémique et pragmatique<sup>20</sup>. Ils font référence à un ensemble figé de connaissances du monde qui constituent le socle conceptuel duquel les signes puisent leur sens. On peut alors conclure à une isomorphie franche entre signifiés (dans le mot, morphème, signe, etc.) et concepts (dans le sujet, de manière intracrânienne), mais ces signes peuvent aussi mettre en relief des éléments de ces scènes conceptuelles (voir *infra*) : les signes et les scènes conceptuelles sont alors parfois différenciés, ce qui implique que le signe posséderait « parfois » un sens qui ne serait pas relatif à la scène mentale, mais un sens intrinsèque comme dans la sémantique structurale, bien que les GC s'en distancient ouvertement en critiquant le modèle catégoriel scholastique (classique, définitoire et ontologique)<sup>21</sup>. Or, de même qu'il est peu vraisemblable que les locuteurs stockent des acceptions correspondant à chaque lexème d'une langue, c'est-à-dire les entrées lexicales du mot, il est peu de chances qu'un schéma à instancier (un signe défectif de type propositionnel) renvoie à une multitude de situations pragmatiques stockées. Il n'est en conséquence pas surprenant que les sens de la construction ditransitive (par exemple) n'aient pas tous été identifiés alors même qu'elle constitue l'objet central d'un très grand nombre d'études dans la littérature LC<sup>22</sup>. C'est pourtant une telle conception qui est envisagée dans les grammaires cognitives : le mot est une unité qui permet de cibler ou de mettre en relief (saillance, profilage) des éléments d'une scène conceptuelle<sup>23</sup>.

### 3. Le signifié

Le signifié, dans la sémiotique cognitive, est donné relativement à une cadre, script ou espace mental, défini comme un ensemble composite de concepts liés, qui constituent les connaissances des locuteurs. Comprendre l'un de ces concepts convoque l'ensemble des concepts qui le motivent et le transcende : un mot renvoie à des catégories d'expérience qu'il convient d'identifier au regard des usages d'une communauté linguistique (et culturelle). Ce principe n'est toutefois pas exclusivement linguistique. Minsky, qui le premier définit le cadre comme « a data-structure representing a stereotyped situation » (1975, p. 72), aura inspiré l'intelligence artificielle et la psychologie cognitive<sup>24</sup>. Schank et Abelson (1975) ont proposé une conception tout aussi mentaliste de la cognition : celle-ci ne consisteraient qu'en des agrégats conceptuels appelés *scripts*. Il est chaque fois question d'ensembles expérientiels

---

<sup>20</sup> Les situations explorées par cette pragmatique ne sont pas véritablement contextuelles (et en cela spécifiques à un repérage énonciatif particulier), elles sont mentales, c'est-à-dire qu'elles consistent en des structures d'attentes « repères » idéalement partagées par les locuteurs d'une langue.

<sup>21</sup> Ailleurs (Guignard, 2008) nous tâchons de montrer non seulement que le modèle probabiliste roschéen est très comparable au modèle aristotélicien (qui fait déjà appel à la notion d'accident) mais aussi qu'il est paradoxalement plus limitatif.

<sup>22</sup> Nous remarquons simplement que les GC refusent l'idée d'un répertoire sémantique total et figé pour ce qui concerne les items lexicaux, tout en acceptant que le sens de ces items passent nécessairement par les représentations mentales des situations auxquelles ces sens renvoient : de fait, le sens de l'énoncé n'est pas construit « en situation ».

<sup>23</sup> Chez Fauconnier (1984, 1997), on parle d'espace mental.

<sup>24</sup> Il est intéressant de noter que les GC revendiquent ouvertement leur non modularité tout en s'appuyant sur les considérations de Minsky qui, par ailleurs (1987, épilogue), déclare pourtant « qu'à l'intérieur du cerveau, les agences chargées de différentes tâches sont contraintes à ne communiquer que par des goulots neuronaux ». La non modularité linguistique (syntaxe/sémantique) ne serait donc pas sous-tendue par la non modularité cognitive.

« référents », qui permettent l’articulation d’événements associés dans l’esprit des sujets, ce que Tannen (1979, p. 144) appelle des « structures d’attentes » (*structures of expectations*)<sup>25</sup>. En linguistique, la sémantique des cadres trouve son origine dans la grammaire des cas de Fillmore (1968). Les cadres casuels (*case frames*) devaient caractériser des scènes ou des situations abstraites de telle manière que, pour déterminer le contenu lexical du verbe, il fallait déterminer les propriétés des scènes schématiques auxquelles il renvoie nécessairement (Fillmore, 1982, p. 115). Originellement toutefois, cadres et scènes étaient distingués. La scène référait aux contraintes cognitives (expérientielles), le cadre aux contraintes spécifiquement linguistiques (Fillmore, 1975). Les deux termes, désormais, sont indifférenciés et les mots indexent directement certains aspects (ciblés, profilés au cours d’un processus d’évocation) des cadres ou espaces mentaux.

Ainsi le signifié est-il dépendant de scènes mentales articulées. La scène ou la cadre *commercial transaction* a pour éléments constitutifs les rôles *buyer, seller, goods* et *money*<sup>26</sup>. Dans cette configuration<sup>27</sup>, seuls certains verbes peuvent être inclus (*buy, sell, pay, spend, cost, charge*). Le signifié de chacun d’entre eux est donc déterminé en fonction de ce cadre qui permet par ailleurs que tous soient interconnectés. Chacun d’eux indexe un aspect différent du cadre mais se rapporte nécessairement à ce cadre. *Buy* met en relief (profile) les rôles *buyer* et *goods* et laisse *seller* et *money* en retrait (dans l’arrière-plan). *Sell* profile *seller* et *goods* et laisse *buyer* et *money* dans l’arrière-plan.

12. **Hard-up families bought cheaper chicken** (*for*<sub>money</sub>, *from*<sub>seller</sub>)  
 13. **Vivoli’s sell the best ice cream in the world** (*for*<sub>money</sub>, *to*<sub>buyer</sub>)

Connaître le signifié d’un verbe consiste donc à déterminer différentiellement celui de tous les autres au sein d’un espace mental. Notre expérience, figée par exemple en l’espace *commercial transaction*, fournit le fond ou l’arrière-plan conceptuel nécessaire à la détermination du mot. Le mot renvoie à un cadre mental qui doit être commun aux locuteurs (émetteurs et récepteurs). Cependant, la description du verbe ne peut être complète que par la détermination des propriétés grammaticales qui le caractérisent et des contextes syntaxiques qui lui sont adéquats, c’est-à-dire avec lesquels il est compatible. En d’autres termes, il s’agit de déterminer les éléments du cadre qui peuvent être le sujet et/ou l’objet du verbe, voir le NP datif ou le syntagme prépositionnel qui le complémente. Quels sont en somme les éléments qui doivent être présents et ceux que l’on peut éluder ? *Peter* (buyer) *bought the computer* (goods) *from Sally for 150\$*. Le sujet grammatical (NP1) correspond au rôle conceptuel de

<sup>25</sup> Il n’est pas surprenant de voir partout disséminés les termes et métatermes codistes au sein de la sémantique des cadres : le sens lexical est rapporté plus ou moins médiatement au sens conceptuel. Jackendoff (1983), Petruck (1986), Fillmore (1985) les distinguaient en des temps plus « modulaires » au moyen de marques typographiques disgracieuses. La cognition s’étant depuis unifiée, les mots *évoquent* désormais des espaces mentaux, mais l’appariement demeure.

<sup>26</sup> L’acheteur paie le vendeur en échange de l’objet désiré.

<sup>27</sup> Fillmore et Atkins (1992, p. 83) proposent bien d’autres cadres. Le *Risk Frame* consiste en les rôles *Chance, Harm, Victim, Valued Object, Situation*, etc. *She* (actor/victim) *had risked so much* (valued object) *for the sake of vanity* (motivation). On est là face à une argumentation « définitive » : poser la question des contours des *frames* nous ferait passer pour quelque cognitiviste orthodoxe, la connaissance (comme la pensée « éparse » chez Condillac) étant multiple et systématiquement changeante. On se demandera cependant pourquoi l’on accepte un « figisme partiel » (le cadre de la transaction, du risque, du restaurant, etc.) qui sous-entend une forme d’invariance.

l'acheteur, l'objet direct *computer* (NP2) correspond au rôle d'objet transféré (marchandise). Ces deux éléments sont profilés, conséquemment manifestes et non éludables. Les éléments suggérés apparaissent seulement en surface<sup>28</sup> en tant qu'objets obliques : *Sally* et *150\$*. La préposition *from* peut être inférée des éléments du cadre qui, par sa structuration même, spécifie les relations entre tous ses éléments constitutifs. De même, les spécifications lexicales qui caractérisent les substantifs rapportés au cadre sont le fait de notre compréhension de l'articulation des événements qu'il contient. Soit *tip, ransom, allowance, refund, honorarium, bounty, tuition, retainer, bonus, rent, fare, child support, bus money, salary, reward, et alimony* : évoquer le concept *money* au travers de chacun de ces verbes implique des focalisations (des profils) et des implicites différents, des scènes de plus en plus complexes qui outrepassent l'évocation d'un simple transfert pécuniaire. *Alimony* convoque (ou active) une scène mentale dans laquelle deux personnes divorcées se sont entendues pour qu'à l'issue de ce divorce l'une de ces personnes donne à l'autre, le plus souvent à la fin de chaque mois, une somme renégociable à échéances fixes<sup>29</sup>. Au delà de la caricature de l'exemple, la sémantique des cadres considère que chaque mot appelle une scène conceptuelle complexe. Le signifié consiste donc en les diverses opérations de profilage exercées sur cette scène. Les déterminations nominales sont elles aussi dépendantes des scènes conceptuelles. On préférera un pronom possessif à un article indéterminé selon que le transfert inhérent au cadre est attendu (ou non) ou selon que la situation d'énonciation précède ou suit le transfert. *She gave him a reward ; She gave his reward*. L'implicite est alors fonction de la sémantique de l'article qui interagit avec la scène activée par le nom (Fillmore, 1977, p. 114). Le « récepteur » reconstruit donc une scène mentale qui dépend en partie du choix du déterminant. Sans aucune information contextuelle, il peut déterminer si les rôles de la scène et les entités qu'ils représentent ont préalablement déterminé le montant de la somme<sup>30</sup>.

A ne pas se prononcer sur le lien (l'homologie ou l'unicité) entre contenu linguistique et contenu conceptuel, il semble que la sémantique des cadres, qui sous-tend le signifié de la sémiotique cognitive, veuille « encoder » une structure sémantique au sein même du signe et non plus rendre compte du sens dans un rapport déférent à la scène conceptuelle. Fillmore (1994, p. 105), alors qu'il compare les différences de complexité entre les noms et verbes qui partagent leurs sèmes (les traditionnels noms déverbaux), entend montrer que les premiers sont « intrinsèquement » plus complexes que les seconds. Goldberg (2006, p. 183) oppose la sémantique verbale à la sémantique constructionnelle et sous-entend leurs particularités internes. Langacker (1987a, p. 66) évoque l'unicité du lien symbolique entre le signifiant et le signifié<sup>31</sup>, ce dernier consistant en l'ensemble des concepts (formant une conceptualisation complexe et détaillée) contraint par le contexte<sup>32</sup>. On oscille alors entre la volonté de sortir

---

<sup>28</sup> Il s'agit encore de distinguer la profondeur (d-structure) de la cognition de la surface (s-structure) du produit linguistique, même si la nature de la « cognition » diffère.

<sup>29</sup> Voir aussi Petruck, 1995, p. 4.

<sup>30</sup> On remarque que ce genre d'analyse concourt à la superposition des plans : d'abord la représentation d'une situation repère (le cadre), puis la représentation de cette représentation (chez le récepteur) cumulée à l'ensemble des implicites, eux-mêmes rapportables à des situations conceptualisées (donc à des représentations).

<sup>31</sup> Chez Langacker, le signifié est un « pôle sémantique ».

<sup>32</sup> Il s'agit donc ici d'une représentation interne de ce contexte : le sens est en somme la représentation mentale d'un objet ou d'un ensemble d'objets articulés selon une trame. Comme chez Saussure, le langage est un système cognitif « contenu dans la tête d'un locuteur individuel » (Gardner, 1985, p. 199).

des théories nomenclatures de la langue (par la représentation mentale) et la reconnaissance de déterminations intrinsèques, fondées sur la référence à des objets du monde<sup>33</sup>. S'agissant plus spécifiquement du signifié de la sémiotique cognitive, Croft & Cruse (2004, chap. 2) donnent *frame*, *domain* et *space* pour équivalents au détriment du fond narratif qui caractérise le premier : une scène (*frame*) est une histoire idéalisée quand un espace mental (Fauconnier, 1984) ou un domaine (Langacker, 1987), s'ils peuvent aussi être complexes et articulés, sont principalement convoqués en tant qu'ils sont les corrélats des pôles sémantiques des unités de la langue (ibid., p. 488). En cela, ils consistent le plus souvent en des domaines élémentaires<sup>34</sup> comme l'espace (tridimensionnel), l'odeur, la couleur, le toucher, etc. Les scripts et autres cadres conceptuels correspondront donc aux domaines abstraits langackériens ou aux espaces complexes (*blended*), déjà constitués de diverses entrées (*inputs*) conceptuelles (Fauconnier & Turner, 2002, p. 119)<sup>35</sup>. La différence peut paraître vétilleuse mais le principe additionnel qu'elle révèle ne l'est pas : le sens ne serait ainsi que la somme des concepts référés au travers des mots, au détriment de leur nature et de leur complexité. Le signifié correspondrait au concept quand les mots assemblés, pourtant, profilent des éléments de ce cadre conceptuel. Il nous semble qu'il est une inconsistance articulatoire notable à ne pas distinguer signifiés et concepts lorsque les pratiques, en particulier, les révèlent.

Il nous faut accepter de reconnaître l'imprécision des renvois au signifié et, par là même, l'ambivalence de la notion de *concept* au sein de la sémiotique cognitive. Comme le remarque Hébert (2006, p. 2), le signe a reçu de nombreuses définitions, le plus souvent constitutives. Les principaux termes qui entrent dans la définition du signe sont (1) le stimulus (le signal physique employé), (2) le signifiant (le modèle dont le stimulus constitue une manifestation), (3) le signifié (le sens, le contenu du signe), le concept (la représentation mentale à laquelle correspond le signifié), (4) soit logique, (5) soit psychologique et (6) le référent (ce dont on parle quand on emploie tel signe). Entre ces six termes s'établissent des relations ou des combinaisons plus ou moins complexes. Le signe est donc possiblement monadique (un seul terme), dyadique (deux termes), triadique (trois termes), et ce jusqu'à six termes (sextadique). Toutefois, les structures du signe les plus usuelles sont celles qui considèrent que le signe est fonction : du stimulus, du signifiant et du signifié, du stimulus ou du signifiant, du concept logique ou psychologique et du référent. Il n'est pas, a priori, de signe qui comporte les six termes<sup>36</sup>. Eco (1988, p. 39) dresse le bilan des différentes constitutions du signe en regroupant les pôles typiquement impliqués dans sa définition.

---

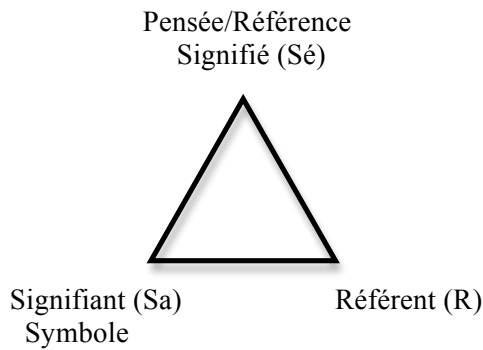
<sup>33</sup> L'opposition peut par ailleurs être contournée : la détermination du signe (« ses traits ») peuvent ne pas renvoyer à des attributs d'objets du monde. C'est par exemple la voie empruntée par Rastier (1987), qui considère le contenu strict du signe comme une unité différentielle (en ce qu'elle s'oppose à d'autres sans qu'elles « représentent » des objets).

<sup>34</sup> Chez Locke (1690[1997], p. 77) on parlera des « idées simples de la sensation » par opposition aux « idées simples de la réflexion », qui caractérisent plus directement l'entendement.

<sup>35</sup> Dans leur conception des réseaux *simplex* sont convoqués des types (au sein d'un espace générique) correspondant à des référents mentaux (*Sally, Paul* → *Woman, Man*). Bien sûr, un réseau « miroir » ou « bi-attentionnel » (ibid., p. 122 et 131) fera apparaître des *inputs* déjà constitués de cadres/*frames*, mais il n'en demeure pas moins que les phénomènes de compression n'évident pas les constituants, ils les implicent seulement.

<sup>36</sup> Klinkenberg (1996) emploie un signe tétradique constitué du stimulus, du signifiant, du signifié et du référent.

Hébert (ibid.), quoiqu'après Rastier (1990)<sup>37</sup>, complémente une telle schématisation qui, si elle permet parfois des équivalences contestables (dans le détail), trace toutefois des liens utiles entre les théories du signe. Nous ne nous intéresserons ici au pôle supérieur de la triade mais rappelons d'abord la constitution classique du triangle sémiotique (sur lequel nous situerons la sémiotique cognitive ainsi que les travaux en intelligence artificielle et en psychologie cognitive qui l'ont inspiré).



*Fig. 3. Le triangle sémiotique*

Pour Ogden et Richards (1923, p. 9), le réfèrent d'une expression est individuel. Il ne consiste pas exclusivement en le monde extralinguistique, à peine consiste-t-il en le monde sémiotique : il est l'expérience convoquée par le signe et, de fait, peut « trahir » l'intention du locuteur-émetteur. Suivant la terminologie de Peirce :

A sign, or representamen, is something which stands to somebody for something in some respect or capacity. It addresses somebody, that is, creates in the mind of that person an equivalent sign, or perhaps a more developed sign. That sign which it creates I call the interpretant of the first sign. The sign stands for something, its object [or referent]. It stands for that object, not in all respects, but in reference to a sort of idea, which I have sometimes called the ground of the representamen. (Peirce, 1931, p. 228).

Le triangle sémiotique, en lui-même, ne dit rien des objets et de leur caractère ontologique<sup>38</sup>. L'interprétant peircien, c'est-à-dire la pensée ou l'idée relative à l'individu qui ordonne sa compréhension (et peut excéder le sens émis) est un corrélat manifeste des script, cadre, espace et domaine de la sémiotique cognitive. Quelle que soit la théorie considérée, l'idée représente l'objet, que l'on considère ou non que cet objet soit une entité objective ou perçue. On peut bien se refuser à dire que les substances sont ontologiques, cela ne constitue pas une

---

<sup>37</sup> Rastier considère principalement la triade aristotélicienne (*Peri hermêneias*) mais on trouve des échos du triangle sémiotique encore chez Lyons (1978) telle qu'il est déjà défini chez Ogden et Richards (1923) ou chez Thomas d'Aquin (qui se réfère à Aristote) : « Il convient de dire que, selon le Philosophe, les paroles sont les signes des pensées et les pensées des similitudes » (*Somme théologique*, I, 2-13, in Kalinowski, 1985, p. 28).

<sup>38</sup> Lakoff, on le verra, s'oppose farouchement aux caractérisations ontologiques et, par là même, aux traits définitoires des lexèmes. Comme Rosch, il ne verra pas cependant que la méthode scholastique avait anticipé la notion de typicalité.

originalité théorique, en tout cas pas sémiotique. Par ce biais, la LC est une théorie du signe qui ne se prononce pas sur le rapport du référent au concept et ne reconnaît pas d'antonymie entre signifié et concept. De fait, son articulation est comparable aux pôles des sémiotiques thomiste, scholastique, boécienne ou genevoise. Le concept de la LC est, en somme, une représentation du sommet parmi d'autres.

Signifié	<i>Saussure</i>
Concept	<i>Saussure, Lyons, LC</i>
Image mentale	<i>Saussure, Peirce, Croft</i>
Espace mental	<i>Fauconnier, Turner</i>
Cadre conceptuel	<i>Fillmore, Minsky</i>
Script	<i>Shank</i>
Structure d'attente	<i>Tannen</i>
Etats d'âme	<i>Aristote</i>
Intellectus	<i>Boèce</i>
Conceptus	<i>Thomas d'Aquin</i>
Idée	<i>Arnauld et Nicole</i>
Interprétant	<i>Peirce</i>
Référence	<i>Ogden-Richards</i>
Sense	<i>Ullman</i>
Sens	<i>Frege</i>
Intension	<i>Carnap</i>
Designatum	<i>Morris (1938)</i>
Significatum	<i>Morris (1946)</i>
Connotation	<i>Stuart Mill</i>
Contenu	<i>Hjelmslev</i>
Etat de conscience	<i>Buysens</i>

Le rapport du signifié au concept est d'importance comme le sont les conceptions de la cognition qui le sous-tendent. Il convient alors de spécifier les qualités de chaque terme. En théorie tout au moins, la sémiotique cognitive les indifférencie comme le fait la psychomécanique, laquelle considère le signifié comme un « mentalisme que le signifiant recouvre » (Douay et Roulland, 1990, p. 166). Pour Mounin (1974[1993], p. 301), il consiste en « cette composante à laquelle renvoie le signifiant [...], il est un concept, résumé de l'intention (ou compréhension) de la classe d'objets évoquée par le signifiant ». Le signifié n'en est, en somme, pas à son premier amalgame, ce que les dictionnaires des sciences du langage perpétuent. Crystal (1992, p. 383) le rend synonyme de symbole quand Dubois *et al* (1994, p. 433) le substituent encore au concept<sup>39</sup>. Saint Augustin, étrangement, propose lui

---

<sup>39</sup> Pourtant, Saussure n'aurait pas fait de la sémiologie une théorie strictement dyadique : Greimas et Courtés (1979, p. 57) remarquent que l'assimilation du signifié au concept n'intervient chez Saussure que « dans une première approximation ». Elle est, par la suite, éliminée au profit de la « forme signifiante ».

aussi une théorie du signe qui rappelle le conceptualisme « extrinsèque »<sup>40</sup> des GC : « Un signe est une chose qui, outre l'espèce ingérée par les sens, fait venir d'elle-même à la pensée quelque autre chose » (Ducrot, 1972, p. 130). Encore une fois, ce *faire-venir* consiste en un processus d'évocation problématique. On présuppose d'une part que le sens existe en dehors du signe de telle manière que l'on puisse l'y faire venir et, d'autre part, que l'évocation d'une entité par une autre se trouve sur un même plan. Oncle *désigne* une personne mais *évoque* un lien de parenté. On retrouve cette distinction chez Ducrot (ibid.) : la sirène signifie le début d'un bombardement et évoque la guerre, l'angoisse des habitants, etc. Le signifié serait donc la part absente du signe, une part dont il faudrait expliquer le comblement. Pour ce faire, les GC procèdent à des opérations de renvoi. Le langage serait donc un instrument de fléchage (profilage) constitué de mots à la fonction référentielle. Or, encore une fois, il n'est pas ici question du contenu du signe, en dépit des quelques ambiguïtés que nous avons précédemment soulignées chez Goldberg, Fillmore et Langacker. Herbert (2006, p. 4) voudrait, en revanche, qu'il soit non seulement possible mais « nécessaire » de distinguer le signifié du concept, ce qu'il explicite à partir d'un exemple éclairant.

Un aveugle de naissance est à même de comprendre le sens linguistique de « blanc ». Il sait par exemple qu'il s'agit de l'opposé de « noir » et il comprend parfaitement le sens de « canne blanche » et ce, même si l'image, la représentation mentale qu'il se fait du blanc est assurément différente de celle d'un voyant. (Ibid.)

S'il est difficile de plaider la cause de la représentation mentale possiblement colorée du locuteur aveugle de naissance, il paraît en revanche vraisemblable qu'il faille reconnaître au signe un signifié « indépendant » (oppositif ou différentiel)<sup>41</sup>, du moins voudrait-on que sa fonction soit clarifiée dans les GC. Toutefois, définir le concept est au moins aussi ardu que définir le signifié. Pour ce qui concerne la sémiotique cognitive, nous l'avons vu, le concept est une articulation parfois cinématique de scènes relatives ou égales aux connaissances humaines constituées au travers de l'expérience<sup>42</sup>. En conséquence, il occupe la même place que le signifié (pôle sémantique) de l'unité symbolique, car sémantique et pragmatique ne sont pas distinguées : le savoir encyclopédique des locuteurs les supplante<sup>43</sup>.

---

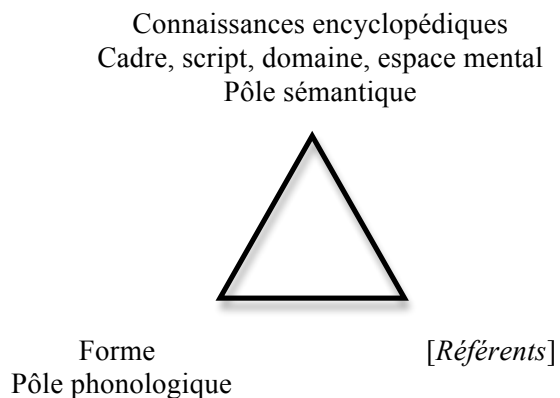
<sup>40</sup> Il est fréquent de trouver mentionné le caractère extrinsèque du renvoi des signifiés (voir par exemple Croft et Cruse, 2004, p.7) mais il ne faut pas s'y tromper : il s'agit là de la possibilité du signe à renvoyer à des concepts qui sont impliqués (mais en retrait) dans les processus de construction du sens. Cet « extrinsèque » est donc bien intrinsèque au cadre conceptuel du locuteur.

<sup>41</sup> Cadiot et Visetti (2001, p. 5) dans une veine similaire, choisissent eux aussi de combler « l'absence du signe » par des traits différentiels. En considérant la langue comme un « milieu constitué » sujet à une activité auto-formatrice, ils se placent, de fait, dans cette lignée. Les signes font l'objet de stabilisations, ils sont « enregistrés » dans le lexique et de la grammaire.

<sup>42</sup> Là encore, le statut de l'expérience constituée est imprécis.

<sup>43</sup> « The entity designated by a symbolic unit can therefore be thought of as a point access to a network. The semantic value of a symbolic unit is given by the open-ended set of relations in which this access mode participates. Each of these relations is cognitive routine, and because they share at least one component the activation of one routine facilitates the activation of another. » (Langacker, 1987a, p. 163)





*Fig. 4. Articulation du signe (LC)*

Au sein des sciences cognitives, la notion de concept revêt de nombreuses acceptions dont les termes sont parfois contraires ou surimposés malhabilement, tout comme les qualités du signifié dans les sémiotiques que nous avons abordées en regard de la LC. Le concept peut d'abord être la représentation mentale d'un objet. Il est alors accepté que cette abstraction découle d'un objet « réel » ou objectif : sa nature est logique et n'a pas d'incidence sur le langage<sup>44</sup>. L'esprit est capable de dégager des généralités et des attributs aux phénomènes physiques du monde. En un second plan, il est un « universel » que les langues peuvent révéler sans qu'il n'appartienne à l'une d'entre elles. Il s'agit là, par exemple, des parties du discours de la LC (des « atomes primitifs » motivés par des régions mentales), des primitifs cognitifs (Jackendoff, 1983<sup>45</sup> ; Wierzbicka, 1981) ou du noème de la sémantique structurale (Pottier, 1992). Ces *semantic primes* (en linguistique) font écho aux primitifs de l'intelligence artificielle (Wilks, 1977 ; Schank, 1977). Or, déjà se pose la difficulté de préciser la nature de ces universaux. La *lingua mentalis* des occamistes (universaux de pensée), que reprennent Jackendoff et Wierzbicka, et le plan noétique de Pottier (universaux métalinguistiques)<sup>46</sup> ne sont pas strictement covariants. Enfin, il peut être le concept saussurien, c'est-à-dire le signifié d'un morphème ou le *sémème* (faisceau de sèmes structurés) de Rastier et Coseriu, ou encore le « corrélat psychique » de ce signifié (Rastier, 1991, p. 125). En ce dernier plan, le signifié et le concept ne sont pas distingués. Nous y pouvons alors inscrire la LC, qui centralise plus encore sa conception du concept en refusant de se prononcer sur la référence [référents]. Rien du sens, semble-t-il, ne serait extralinguistique. Pourtant, il est souvent question du sens pragmatique d'une construction, en particulier lorsqu'elle est partiellement

---

<sup>44</sup> Nous prenons ici un raccourci : les concepts ne sont pas toujours à la fois logiques et mentaux. Ryle (1949), par exemple, s'intéresse à déterminer la « géographie logique » de l'esprit en se dissociant bien des méthodes investigatrices de la psychologie.

<sup>45</sup> Jackendoff (1983) développe l'idée que des généralisations sémantiques peuvent être formulées hors de la syntaxe. Les contenus propositionnels, élaborés à partir de primitifs sémantiques, constituent une forme de langage de la pensée (*language of thought* ou *lingua mentalis*).

<sup>46</sup> « Un noème apparaît comme une relation abstraite universelle sous-tendant les opérations sémantiques des langues. » (Pottier, 1992, p. 78). Le *concept* recouvre les êtres et les choses perçus (et discrétisés) du monde. Le *noème* consiste en les représentations de l'expérience dont on trouve des traces dans les langues : le noème d'intériorité est par exemple la relation d'un repère à un repéré (qu'il nomme « support » et « apport »).

figée (*idiom-like*). Cette illusion pragmatique trouve sa source dans l'hétérogénéité des espaces mentaux de la sémantique des cadres.

L'espace mental, il est vrai, outrepassa les contraintes vériconditionnelles. On l'a vu, les mots non seulement indexent des éléments du cadre mais présupposent de possibles validations préalables. L'énoncé *John did not regret signing the letter* (Fillmore, 1985, p. 249) dénote (ou engage<sup>47</sup>) l'état mental de John, c'est-à-dire *a priori*, l'expression de sa satisfaction. Or, le sens strict des morphèmes ne peut pas rendre compte de la réception du sens en situation : la présupposition apportée par la négation peut être faussée, John peut ne pas regretter d'avoir signé, précisément parce qu'il n'a pas signé. Toute la sémantique des cadres repose sur cette avarie de la sémantique vériconditionnelle. Cependant, la réponse apportée par les GC n'est pas plus pragmatique, sauf à accepter que le contexte consiste en le cadre mental convoqué pour comprendre l'énoncé (*the semantics of understanding* [Fillmore, 1985, p. 230]).

#### 4. Une pragmatique cognitive ?<sup>48</sup>

Le cumul des principes *d'extension du signe* (consistant à reconnaître des entités variablement phraséologiques plus larges que les morphèmes lexicaux libres) et de *schématicité* (accepter qu'une unité symbolique soit défactive) nous semble tracer une voie adjacente aux théories traditionnelles : la sémiotique cognitive trouve ici son originalité. Le locuteur use au mieux de l'ensemble des constructions sémiotiques disponibles dans la langue compte tenu des contextes, provoquant altérations et variations de sens. C'est ainsi qu'est rejetée la notion d'invariance, qu'elle soit en langue (construction) ou en discours (construit)<sup>49</sup>. Au mieux un sens constitue-t-il un effet de prototypie relatif à des attentes plus ou moins conventionnellement partagées (*frames*). Sont donc parfois reconnus des sens saillants perçus comme plus représentatifs que d'autres et répondant à des contextes progressivement complexes. À ces contextes, on pourra adjoindre des sens proportionnellement spécifiques. Ceci constitue le fondement du principe d'usage (*usage-based*). Les signes ne peuvent être acquis qu'au travers de notre expérience de leur appariement contextuel, c'est pourquoi le sens des énoncés (1) et (2) étaient fortement déterminés et restreints. Toutefois, le sens pragmatique d'une construction est en fait « pragmatiquement fondé ». Il est en effet peu question de l'activité langagière en tant qu'elle est spécifique à un individu dans un environnement lui-même particulier, ni même, de manière évasive, du langage en tant que phénomène discursif, communicatif et social (Jaques, 1979 ; Bar-Hillel, 1971).

Ceci découle de l'approche partiellement connexionniste<sup>50</sup> adoptée par la sémiotique cognitive : le sens ou le « contenu sémantique » n'est pas donné *a priori*. Il résulte des

---

<sup>47</sup> Dénoter et engager (*denote/engage*) sont souvent donnés pour équivalents (Croft et Cruse, 2004, p. 13). Il va sans dire qu'au delà de l'histoire propre des termes, le rôle du morphème est bien différent selon qu'il *désigne* ou *provoque* le cadre mental. On ne dit rien de l'antécédence, de la covariation, en somme de « l'emprise » du langage sur la cognition (et cela, que l'on accepte ou non qu'elle soit le fruit d'un mentalisme exclusif).

<sup>48</sup> Le terme de pragmatique cognitive est souvent utilisé en référence à la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1989[2002]). Voir par exemple Moeschler (1999).

<sup>49</sup> Bien que les GC n'en disent rien, on peut considérer qu'elles lient langue et discours par un continuum : les schémas et les instances sont des unités symboliques.

<sup>50</sup> Ici, nous forçons le trait. A l'exception de Langacker (1991, p. 282), qui se réfère à Elman et McClelland (1984) en évoquant un « possible parallèle », et Lakoff et Johnson (1999) qui voudraient voir un « soubassement

réurrences de couplage entre les unités et les situations. Le sens intrinsèque est donc second à ces expériences de couplage, qui consistent en les activations répétées des « états subsymboliques » (Laks, 1996, p. 78). Par certains aspects, les cadres conceptuels de la LC sont donc, en effet, comparables aux représentations du connexionnisme. Tous deux s'opposent naturellement aux représentations symboliques<sup>51</sup> du cognitivisme. Les premières sont déterminées par des combinatoires désincarnées ou symboliques (le sens du contexte est calculé à partir de l'énoncé) quand les secondes émergent d'activations neuronales subsymboliques : les niveaux inférieurs de la cognition participeraient donc de la structuration du langage. De cela, la LC retient que le sens est prioritairement un phénomène contextuel que les unités intègrent au gré des réurrences (méthode ascendante) et que le langage est possiblement sous-tendu par des opérations élémentaires (comme la catégorisation, qui semble être une caractéristique des réseaux de neurones formels [ibid.]) et l'activité sensorimotrice. Dans une telle conception, les contenus sémantiques sont le produit d'une construction mentale à partir de « traces mnésiques », c'est-à-dire d'extractions de régularités sous-jacentes aux variations de réseaux neuronaux.

La sémiotique cognitive n'est donc ni une pragmatique « externe » comme peuvent l'être les linguistiques de l'énonciation, ni une pragmatique structurale comme l'est parfois la philosophie du langage (Austin, 1962). Les premières remettent en cause l'efficacité explicative de la langue (en tant que nomenclature) au regard des proformes, des déictiques et des adverbes spatiaux temporels (je, tu, ceci, cela, ici, maintenant) qui ne sont caractérisables qu'en contexte. La seconde centre son attention sur les contenus des unités minimales de la communication (*illocution* et *perlocution* suggèrent aussi une forme d'externalité). Par le biais du mentalisme que la LC défend, les sens pragmatiques des signes renvoient à des situations repères « déjà » conceptualisées, qui jalonnent le savoir encyclopédique des sujets. A l'opposition traditionnelle entre *It's cold in here* constatif et *It's cold in here* implicatif (voulant dire *Would you mind closing it?*), la LC proposerait la convocation de deux cadres mentaux représentant des contextes distincts. À la suite des travaux de Markman (1999), la LC<sup>52</sup> sépare l'activité de représentation, qui est le rôle exclusif de l'esprit, et le domaine des connaissances où seraient « localisés » les signes et leurs schémas d'instanciation<sup>53</sup>. L'activité langagière dépend donc du rapport processuel de l'esprit aux unités de la langue. De fait, ces postulats révèlent une forme d'unidirectionnalité qui oriente l'analyse. Il ne s'agit pas d'étudier les rouages de la constitution du sens en contexte mais de déterminer les processus de la compréhension *a posteriori*. L'objet de la LC non seulement « n'est pas » mais « ne peut pas » être pragmatique, contrairement à ce que son indistinction des termes de la trichotomie classique laisse supposer : « tout » est rapporté aux connaissances encyclopédiques des locuteurs.

---

neural » à la théorie de la métaphore conceptuelle, aucun linguiste de la LC ne se réfère au connexionnisme. Par ailleurs, les espaces mentaux de Fauconnier comme les cadres de Fillmore sont bien antérieurs à l'apparition des théories subsymboliques.

<sup>51</sup> Le symbole (d'où « symbolique »), de l'intelligence artificielle à la philosophie (cognitivist) de l'esprit, est une unité qui participe d'un calcul : l'intelligence est alors fonction des possibilités de manipulation de symboles. La LC oscille sur cette ambiguïté avec son « unité symbolique » non chomskyenne mais parfois tout aussi computable.

<sup>52</sup> Par exemple : Tomasello (2003), Croft et Cruse (2004), Goldberg, (2008).

<sup>53</sup> La notion de *schéma* remplace celle de *règle* pour éviter toute ressemblance avec les GG.

The distinction between semantics and pragmatics (or between linguistic and extralinguistic knowledge) is largely artifactual, and the only viable conception of semantics is one that avoids such false dichotomies and is consequently encyclopedic in nature. (Langacker, 1987a, p. 154).

Par opposition au structuralisme classique, la sémiotique cognitive refuse l'approche « abstractionniste » qui recourt systématiquement aux invariants et aux signifiés de puissances. Les signes, en conséquence, subissent des variables sémantiques infinies. Ces variables *correspondent* aux spécificités des contextes d'emplois mais ne sont pas, ou pas totalement, le produit de leur *détermination*. Pour les GC, la compréhension dépend, on ne cesse de le dire, de cadres mentaux dont l'indexation permet la recomposition du sens. Se pose alors la question du figement des cadres. Les profils portés sur une scène mentale ne font pas croître les possibles de cette scène. C'est là que s'opère une rupture entre théorie et pratique : on devrait imputer ce rôle d'élargissement au contexte pour s'écarter du danger de la « nomenclature conceptuelle », selon lequel une classe fermée de cadres (internes) représenteraient des situations (externes), car ces dernières sont bien évidemment constitutives de l'émergence du sens. Or, force est de constater que la sémantique des cadres, dont dépend le signifié de la sémiotique cognitive, se prête à un réductionnisme mental peuplé de scènes ou de cadres idéalisés dont il faut « relever les fonctions grammaticales et dresser l'inventaire<sup>54</sup> ».

Le signe NP *BE SO VP-ing* (NP) se prête à cette illustration. Il est possible de reconnaître à cette construction un sens central duquel on peut éventuellement dériver des épacentres sémantiques<sup>55</sup>. Dans cette perspective, il paraît sensé d'isoler un signe, de préférence une proposition, puisqu'elle est le segment qui articule minimalement des actants (N) autour d'un processus (V). Pour appréhender le sens pragmatique d'une telle unité, il nous faut toutefois recourir à un contexte bien plus large que le sens supposé de la construction.

14. Susan turns and looks at Bill. Bill nods and smiles at Susan.

Edie: "That's my new contractor. We're sort of dating".

Lynette: "Didn't you once say you never mix business with pleasure?"

Edie: "No, I said never mix pleasure with commitment."

Lynette (laughing): "Right."

Bree: "So, Susan, what are you gonna do with the letter?"

Edie: "And for pete's sake, would you open it up already?"

Susan begins to open the letter, then stops.

Susan: "No, no, I won't. I don't trust Mike anymore. And without trust...no, no. I'm just gonna go in and rip it up and throw it in the trash."

Susan begins walking toward her house. Lynette grabs the letter and acts like she's going to rip it up.

Lynette: "Why wait, why don't we just rip it up now."

Susan grabs the letter back.

Susan: "No, no no. That's okay, I don't wanna, you know, litter."

---

<sup>54</sup> <http://framenet.icsi.berkeley.edu/>

<sup>55</sup> C'est aussi la pratique de Goldberg (1995, p. 96) ou de Lakoff (1987, p. 462).

She runs inside her house. The other women watch her go.

Lynette: “*She is so opening that letter.*”

S’agissant de ce type de constructions semi-ouvertes, c’est-à-dire non strictement fermées à l’instanciation, la complexité du sens général de l’énoncé n’équivaut pas seulement à la somme de ses composants. Sur ce point, on ne peut guère reprocher à la sémiotique cognitive de ne pas se montrer adverse aux modèles compositionnels. On ne peut pourtant s’empêcher de remarquer que l’on fait appel à l’argument gestaltiste de non compositionnalité pour rendre compte du sens propositionnel, c’est-à-dire pour révéler la construction instanciée. Or, par ce biais, l’unification de toutes les constructions pourrait en théorie produire le sens global de l’énoncé. Reste la labilité postulée des cadres pour légitimer ce que Langacker appelle les « phénomènes<sup>56</sup> ». Cependant, les cadres généralement identifiés correspondent aux propositions en termes de complexité et de participants convoqués, si bien que le sens semble ne pas pouvoir excéder la complexité de la proposition. Déterminer le sens typique des constructions ne devrait pas permettre une caractérisation adéquate du construit (ce que fait pourtant nécessairement un modèle d’unification). Les implicites ne sont pas rapportables à des articulations possibles de cadres, sauf à considérer que l’on crée des cadres au fil des conversations, ce qui infléchit leur « idéalité ». Ceux-ci, par ailleurs, sont limités par les profils que leur imposent les signes : il serait alors impossible qu’ils indexent des éléments d’un cadre encore inexistant. Cette ambiguïté « implicite » est explicitée chez Jackendoff par la séparation du monde « réel », qui est en fait le monde vécu ou expérientiel, et du monde « projeté », qui est sa construction phénoménologique (Jackendoff, 1983, p. 25). On suppose une étape de projection supplémentaire qui éloigne un peu plus le contexte et son immédiateté du langage, qui n’est plus alors considéré, conformément à « la croyance populaire, [que] comme un appendice de nos facultés cognitives générales » (Vandeloise, 1991, p. 74).

L’occurrence (14) montre bien que le sens outrepassé le caractère intensif de la construction (qui comprend *so*, *be-ing* et leurs propres polysémies), ce que l’on retrouverait dans d’autres modèles sous les termes de « commentaire » ou de « modalisation » (*elle va l’ouvrir, c’est sûr*). Ceci, bien sûr, ne va pas à l’encontre de la LC. Néanmoins, le problème que rencontre la sémiotique cognitive nous semble venir de la volonté d’attribuer aux signes des propriétés qui ne sont ni véritablement des sèmes (inclus dans le signe), ni véritablement des traits pragmatiques (que l’on considère comme de simples inférences entre les concepts reliés d’un cadre). Or, on voit bien avec (14) que l’occurrence est fonction d’un contexte possiblement unique.

Paradoxalement, les GC définissent le sens des signes par des traits définitoires que l’on relativise par leur degré de typicalité, héritage problématique des études catégorielles de la psychologie cognitive abordé plus loin. Sont alors négligés les jeux de la construction du sens en contexte qui confèrent à l’énoncé son unicité. Bien sûr, les rapports des composants (signes pleins ou réalisés) aux propositions (signes schématiques devant être instanciés, qui possèdent des contraintes sélectionnelles) sont reconnus et constituent un écart appréciable vis-à-vis des linguistiques computationnelles : Langacker aborde cette problématique au travers de ce qu’il nomme les relations entre les structures componentielles et les structures composites. Cependant, comment rendre compte des valeurs *infiniment* multiples de l’unité ?

---

<sup>56</sup> Langacker, 1987a, p. 97.

Chacune des situations suivantes est différente et révèle des repérages oppositifs<sup>57</sup> qui confèrent un sens exclusif à chaque occurrence de la construction intensive.

15. We are *so having* a DaisyScat 7-11 Theme Party!

Sens exclamatif (modal) sans antécédent portant sur la validation du procès.  
*That's great!*

16. Dude, you and I are *so having* a night at Super Suppers! That sounds like the answer to my I-don't-want-to-cook prayers.

Sens exclamatif (modal) avec antécédent portant sur la validation du procès.  
*That's great because I didn't feel like cooking.*

17. I had a thanksgiving meeting today where I had to fight for brussel sprouts because the look on her face when I said "let's have brussel sprouts!" said "oh no we are *so not having* brussel sprouts."

Sens intensif portant sur la négation et modalisation. *We won't eat that, believe me.*

18. Oh my goodness, we are *so not having* another junk food day!

Désapprobation modalisée. L'intensif ne porte pas sur la validation du procès.  
*Oh no! We are eating that again.*

19. Julie (daughter): You got protection?  
Susan (mother, recently engaged): We are *so not having* this conversation!  
Julie: We are, because I enjoy being an only child.

Désapprobation modalisée. L'intensif est de portée générale (hors énoncé). *We should not have that conversation.*

D'une manière générale, on aperçoit se profiler une tension entre la reconnaissance de signes que l'on peut répertorier (l'étude linguistique consiste à dresser un inventaire de possibilités symboliques et de décrire leurs propriétés) et la caractérisation du sens (parfois « contenu sémantique ») alors même qu'il est défini de telle sorte (conceptuel, épistémique, pragmatique, cognitif, fonctionnel, rôles thêta, topicalité, etc.) qu'il surabonde nécessairement l'unité symbolique qui voudrait le contenir. Les GC, en effet, empruntent la voie de la représentation pour rendre compte du sens des signes : les scènes, scripts ou cadres convoqués dans la caractérisation sémantique sont des référents mentaux que les unités de la langue indexent par des mises en reliefs. En somme, la nature du lien entre les pôles des signes reste indéterminée : l'unité est toujours une unité « bipolaire » [[SEM][PHONO]]<sub>unité</sub> (Langacker,

---

<sup>57</sup> La problématique n'est pas nouvelle et l'on doit à la linguistique de l'énonciation la reconnaissance de telles particularités. Les GC incluent le sens pragmatique de l'énoncé sans manifester le besoin de prolonger l'analyse jusqu'au repérage. S'il est possible de rapprocher Culioli et Langacker à partir de termes clefs comme repère/repéré ou figure/fond (*trajector, landmark*), il n'en demeure pas moins que les usages qu'ils en font sont clairement différenciés.

1991, p. 15). Par ailleurs, ces unités sont des possibilités disponibles qui font l'objet de convocations mentales, ce qui aboutit à une conception instrumentale de la langue qui s'avère être présente dans les cognitivismes orthodoxes, où le langage est nécessairement réduit au véhicule de la pensée. Cette imprécision rouvre la voie de l'orthodoxie qui s'insinue jusque dans l'argumentation de certains descripteurs. Croft et Cruse (2004, p. 225) considèrent l'approche constructionnelle du langage comme l'étude du composant syntaxique de la grammaire depuis la perspective de la linguistique cognitive. Or, nous l'avons vu, la sémiotique cognitive n'est pas une théorie de la forme linguistique, ce qui différencie son signe du symbole cognitiviste.

#### 1.1.5. Le signifiant

Les théories modulaires ne sont pas le fait de Chomsky. Bloomfield (1933, p. 75) se refusait à toute considération sémantique en l'absence de plus amples explications sur l'appareil cognitif du sujet parlant. Chomsky (1957) s'engouffrait alors dans cette veine syntactico-centriste au travers du modèle syntagmatique d'Harris<sup>58</sup>. Or, dès la théorie de gouvernement et liage, les GG systématisaient des rapports coordonnés entre ces deux pôles, comme le proposait Montague (1970, 1973) en opposant les principes de compositionnalité et d'intension logique. Ce qui déplait aux modèles de la LC consiste plutôt en l'autonomie de ces modules<sup>59</sup>. La LC aborde peu ou prou la forme, ou le signifiant, de l'unité symbolique qu'elle reconnaît : celle-ci est le résultat d'un couplage nécessaire qui devrait proscrire sa description. Pourtant, l'ensemble des travaux constructionnistes porte sur le pôle sémantique de ces unités et délaisse le signifiant. L'unité consiste, en effet, en un couplage [[SEM][SYN] mais, nous l'avons vu, ce couplage s'inscrit sur un continuum liant les lexèmes aux propositions. Le signifiant peut donc simplement « ne pas être ». Le signe est alors dit « défectif ». Ceci est vrai (1) de l'unité lexicale qui est une instance d'un schéma nominal (défectif) et d'un signe plein (non défectif) dans la mesure de leur compatibilité ([N/THING] et [Cup/CUP]), et (2) de l'unité syntaxique, elle aussi symbolique, qui est plus aisément schématique ([NP V NP PP] ajoutée aux signes convoqués avec lesquels elle est compatible → *They drop us in the mire sometimes*). Certains signes complexes ont aussi des signifiants semi-réalisés (Comparatifs corollaires, The -er, the -er : *The sooner, the merrier* ; Conjonctive, *Albeit* : *Some users don't have a home, albeit boxing club*, etc). L'originalité de la LC en tant que sémiotique provient de l'uniformisation de ses unités : les propositions, sans être instanciées, sont déjà des constructions (signes). De nombreuses études visent donc à mettre ce principe en évidence. Or, si l'on a insisté sur les imbrications et les éclatements sémantiques des unités, rien n'a en revanche été dit des homonymies : si les constructions grammaticales sont des signes comme les morphèmes lexicaux, il est vraisemblable qu'elles illustrent ces phénomènes au même titre. De plus, leur signifiant étant un schéma qui appelle des instanciations, il ne serait pas surprenant qu'elles soient d'autant plus sujettes au croisement des formes. Broccias (2005) s'étonne de répertorier des causatives non causatives (*They booed the players off at half time*) mais il se prête là à une simplification de son identification (F implique S). L'exemple *They drop us in the mire sometimes* répond à un schéma propositionnel similaire à *We regard that portfolio as our investable funds* : NP V NP

---

<sup>58</sup> Celui-ci postulait pourtant l'appariement de la syntaxe et de la sémantique via les opérateurs verbaux qui, déjà, imposaient leur structure aux arguments de l'énoncé (Gross, 1976).

<sup>59</sup> La modularisation touche aussi la sémiotique. La notion de *trichotomie* (Morris, 1946) qui renvoie directement à Carnap, est encore exploitée par de nombreux sémioticiens (par exemple Lundquist, 1980 ; Maingueneau 1990).

PP. Du point de vue de son sens décompositionnel, ce signifiant peut exprimer l'action d'un agent  $x$  qui cause le mouvement d'un thème  $y$  vers un lieu métaphorique. Or, on la trouve également avec des verbes appréciatifs (*We regard that portfolio as our investable funds*). Le groupe prépositionnel répond en conséquence à une analyse différente dans chacun de ces deux énoncés. Soit il exprime le lieu (ici métaphorique) où se trouve  $y$  (objet/thème) au terme de l'événement, soit il exprime un attribut de cet objet  $y$ . Une notation fonctionnelle (plutôt que catégorielle) de la structure syntaxique des énoncés permettrait ici de différencier les deux constructions<sup>60</sup>. Alors que le premier énoncé est une instance de la construction transitive locative, le second est une instance de la construction transitive attributive.

20. They drop us in the mire sometimes.  
[S V O CLO] *complément locatif (de l'objet)*

21. We regard that portfolio as our investable funds.  
[S V O CPO] *complément prédicatif (de l'objet)*

Le signifiant n'est donc pas toujours un bon indicateur du type constructionnel mais il permet indéniablement d'identifier des constructions possiblement en cours de lexicalisation. Kay (2002) note le caractère ponctuel ou « marginal » des emplois de la résultative et de la causative de mouvement. Boas (2003) s'est livré à divers tests d'acceptabilité desquels il ressort que la transitive résultative n'est pas un pattern aussi productif qu'on l'attendrait compte tenu du nombre d'études concernant cette construction propositionnelle. Ainsi, seul un tiers des natifs interrogés ont considéré grammatical et acceptable l'énoncé « phare » du constructionnisme (*She sneezed the tissue off the table*).

---

<sup>60</sup> Puckica (2008) propose le terme d'*allomorphie* pour caractériser ces phénomènes de recoupement formel. Or, si les constructions sont des signes pourquoi ne pas préserver la notion d'homonymie, tout aussi indicative ?